

## HISTOIRES ET ESPACES DE FRONTIÈRES

*Sans en faire un dossier, nous souhaitons publier régulièrement des textes sur la notion de frontière. Nous commençons dans ce volume par deux articles de François Guichard et Marie-Antoinette Hily, et espérons poursuivre dans les prochaines livraisons.*

### I. GALICE - PORTUGAL L'HISTOIRE TRANSFRONTALIÈRE, L'ÉCONOMIQUE ET LE POLITIQUE

*"Proposition banale : la frontière sert à faire la paix comme à faire la guerre. Mais c'est dans cette capacité à inverser les valences que la frontière est intéressante, comme réalité empirique et comme concept [...] le sens ultime de la frontière, c'est l'horizon, qui fuit au fur et à mesure qu'on s'en approche".*  
Tomke LASK et Yves WINKIN <sup>(1)</sup>

Le cas de la frontière entre Galice et Portugal est bien particulier, pour s'agir à la fois d'un solide trait en matière historique et d'un simple pointillé sur le plan linguistique. Mais cela même le rend exemplaire à plus d'un titre d'une situation générale, notamment par les ambiguïtés qu'il peut aider à éclairer. Il est donc nécessaire de le replacer dans son contexte : celui de la frontière entre Espagne et Portugal dans son ensemble.

C'est l'une des plus anciennes et des plus stables qui soient au monde, puisqu'elle s'est à peu près définitivement fixée dès le traité de Alcañices en 1297 – on en est donc, à peu de choses près, au 700<sup>e</sup> anniversaire – à la seule exception d'Olivença (ou Olivenza), qui déjà remonte elle-même à près de deux cents ans, même si elle continue de temps à autre à gratter la mémoire de diplomates qui ont mis comme un point d'honneur à ne pas la résoudre

(1) "Frontières visibles/frontières invisibles", *Quaderni. Revue de la Communication*, Paris, Université de Paris 1, AZ Press, 92700 Colombes, 27, 1995, p. 63.

tout à fait, et d'une poignée d'irréductibles nostalgiques du nationalisme portugais <sup>(2)</sup>.

Certes, le Portugal a entre-temps perdu son indépendance pendant une soixantaine d'années, de 1580 à 1640, du temps de l'Union dynastique. Encore n'était-ce même pas le cas de façon formelle puisque, si le souverain était bien le même, et espagnol, il cumulait alors les couronnes de deux royaumes qui n'ont jamais juridiquement fusionné. Et la longue guerre de libération qui a suivi, jusqu'en 1668 – le temps d'une génération entière –, a cimenté plus solidement encore, si besoin était, l'irréductibilité identitaire du sentiment national portugais.

### REGARDER, SE GARDER

C'est donc toujours en pensant à l'Espagne que le Portugal s'est assuré de sa propre spécificité. En la regardant, et en s'en gardant.

En la regardant – mais aussi en lui tournant le dos, comme en témoignent les cartes de répartition du peuplement – comme s'agissant du côté d'où peut toujours venir le péril. Au premier rang des dictons les plus connus et les plus prompts à sortir de lèvres portugaises, une place d'honneur est toujours réservée au célèbre "*D'Espagne ne vient ni bon vent, ni bon mariage*".

Le mariage, c'est la continuelle tactique matrimoniale des familles régnantes des deux côtés, qui ont justement abouti à la perte d'indépendance de 1580... mais dont on peut aussi appliquer la valeur symbolique à bien d'autres épisodes, comme le Pacte Ibérique de 1940 entre Salazar et Franco, ou les accords successifs imposés par la nature en matière hydrologique, très contestés aujourd'hui – surtout au Portugal bien entendu puisque, situé en aval, il a le sentiment d'être otage de ce que sa voisine fait en amont – l'eau étant devenue denrée rare et âprement disputée. Quant au vent, c'est ce vent d'est, sec, glacial en hiver et torride en été, qui gèle ou grille les récoltes selon la saison, alors que le bon vent d'ouest amène douceur, pluie et prospérité : ce vent de l'Océan que justement regarde le Portugal en tournant le dos à sa seule voisine.

C'est cet Océan qui l'a porté lors de l'épopée des Grandes Découvertes pendant laquelle, en baptisant le monde, il s'est construit une mémoire et une spécificité culturelle aux dimensions du globe, qui depuis lors asseoient sa tranquille certitude d'être. Car si on peut apparemment douter d'être espagnol plutôt que castillan, catalan, basque, galicien, etc., à l'évidence on ne doute pas d'être portugais, même si l'on est un "ibériste" convaincu <sup>(3)</sup>.

<sup>(2)</sup> Ce qui ne veut pas nécessairement dire de son avatar salazariste ; une des figures de proue en est l'amiral (C.R.) Pinheiro de Azevedo, qui fut un truculent Premier ministre dans les heures chaudes de la "Révolution des œillets". Pour ce qui est du litige diplomatique latent, il a fait l'objet d'une présentation très informée, à défaut d'être parfaitement équilibrée – mais cela même est bien instructif de la pesanteur psychologique du sujet –, de Luis Alfonso Limpo PÉRIZ ; "Gibraltar y Olivenza ; dos litigios fronterizos en la península ibérica", *Encuentros/Encontros*, Ayuntamiento de Olivenza, 2, 1993, pp. 235-256.

<sup>(3)</sup> L'ibérisme est un courant de pensée qui s'est développé dans la péninsule Ibérique et surtout au Portugal, notamment dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ; il refait périodiquement surface depuis lors. Il est favorable à une plus grande perméabilité entre les deux peuples, les deux économies, les deux cultures, voire les deux États. Il a toujours été fortement minoritaire et naturellement tourné en suspicion par le nationalisme

C'est cet Océan d'où lui est venu ensuite, avec l'Anglais, le contrepois indispensable aux menaces continentales, qu'elles soient venues d'Espagne ou y aient simplement transité, comme les armées de Napoléon.

Et le Portugal s'est gardé de l'Espagne, comme l'Espagne s'est gardée de lui. Les deux États ont construit avec opiniâtreté, des siècles durant, de part et d'autre du *limes*, deux extraordinaires guirlandes parallèles de donjons, de bourgs fortifiés et de places à la Vauban <sup>(4)</sup>. Ils ont heureusement si peu servi – ou ont été si bien soignés après usage – qu'ils constituent aujourd'hui autant de perles du patrimoine monumental, et de gisements touristiques, pour des régions menacées d'abandon et d'agonie économique.

Ces gisements sont plus potentiels qu'exploités, mais leur valeur relative a brusquement pris de l'ampleur ces dernières années. Si chaotique qu'elle soit, l'intégration européenne a en effet suffisamment avancé pour abolir de fait les frontières. On les traverse désormais la plupart du temps sans y marquer le moindre arrêt. Les douanes y ont fermé, les drapeaux même sont partis, et les petits commerces qui naguère vivaient de l'étape obligatoire sont morts ou moribonds. Et comment continuer à faire prospérer, dans un Marché Unique, une contrebande qui a toujours constitué ici ou là une source appréciable de revenus pour bien des catégories de frontaliers <sup>(5)</sup> ? Certes le voyageur, le camionneur ou le touriste ne s'en plaignent pas, ceux qui traversent, qui vont de métropole à métropole, de ville en plage, du nord au sud ou d'ouest en est. Mais se rendent-ils compte à quel point, en retirant de devant leur capot ce qui pour eux n'était qu'un obstacle, on a du même coup supprimé, jusqu'à présent sans compensation, les modestes ressources qu'il pouvait engendrer – dans des régions qui n'en avaient pratiquement plus d'autres, comme en fait foi l'ampleur de l'émigration ?

Cela n'est pas dit pour nier l'intérêt de supprimer les frontières, l'auteur de ces lignes en est même un ardent partisan, comme tous ceux qui ont eu tant de difficultés à les surmonter. Mais l'on ne peut non plus s'empêcher de constater que le premier effet de cette initiative, au plan local, a été, sur cette frontière-là tout au moins, foncièrement négatif pour qui s'acharne encore à y vivre.

Les deux pays se sont donc, bien longtemps, gardés l'un de l'autre. D'une certaine façon ils le font toujours, en transformant ce qui était ligne séparatrice en un véritable *no man's land* de plusieurs dizaines de kilomètres de profondeur dont l'avenir, malgré ou grâce au programme européen de coopération transfrontalière, INTERREG, paraît de plus en plus s'orienter vers une promotion au rang de réserves naturelles jumelées. C'est précisément à la frontière de Galice qu'est né le premier doublon, sur

---

portugais dominant, prompt à y voir une pure et simple tentation de trahison à la patrie ; ce qui n'a pas toujours été le cas.

- (4) Pour le côté portugais, voir par exemple le croquis bien instructif qu'en donne, limité à la Beira transmontane (district de Guarda), le *Guide Vert* Michelin (p. 82 de l'édition de 1981).
- (5) Historiens, chercheurs et analystes en ont souvent pressenti et parfois justement souligné l'importance, mais ils ont aussi le plus souvent buté sur une réalité par nature difficile à cerner, et plus encore à quantifier. Ces difficultés empirent à mesure que l'on se rapproche du présent, ce qui n'est paradoxal qu'en apparence. Pourtant de multiples témoins du passé récent de la contrebande s'égaillent, plus ou moins apparents, dans quantité de publications locales, et nombre de romans néo-réalistes ont su naguère en tirer parti. Il reste à lire ou relire ces signes divers, à les interpréter et à les enrichir de la mémoire encore vive, aujourd'hui qu'elle ne met plus guère d'intérêts en cause – avec précaution tout de même – et avant qu'elle ne s'efface...

le Gerês, dès les années 1970 ; puis sont venus Montezinho/Sanábria, Malcata/Gata, São Mamede, les zones amphibies de la côte méridionale, et maintenant les projets fleurissent sur le Douro international, le Côa et l'águeda, les tronçons communs du Tage et du Guadiana...

Là encore, il ne s'agit pas de critiquer les parcs naturels, le tourisme rural et la découverte patrimoniale sous toutes ses formes. Peut-être même, en effet, est-ce ici le principal levier de survie. Tout de même, que cette forme de gel de l'espace soit à ce point la seule convergence, et quasi unanime, des ambitions de part et d'autre, paraît au moins inquiétant sur une certaine forme de démission partagée, comme si le défi de la reconquête spatiale était d'avance considéré comme perdu.

Reste l'exceptionnelle durée de ce tracé séparateur, le moins contesté d'Ibérie. Elle est paradoxale à plus d'un titre, et d'abord pour ne s'agir à peu près nulle part d'une limite "naturelle", alors que le XIX<sup>e</sup> siècle des nationalismes nous a légué avec insistance l'idée que seules les frontières dites "naturelles" avaient quelque solidité. Et même si on a vu régulièrement depuis lors, de guerre en guerre, puis de coopération en coopération, de vallée en massif, combien c'était le type même de la fausse bonne idée, elle reste bien ancrée dans notre subconscient collectif.

Or celle-là, la plus solide de toutes, justement, n'est pas "naturelle". Au contraire, elle tranche ordinairement au travers des reliefs les plus marquants et des principaux cours d'eau au lieu de s'aligner sur eux. À l'exception, bien relative d'ailleurs, des deux extrémités, correspondant aux basses vallées du Minho et du Guadiana – mais c'est alors pour séparer des paysages, des formes de peuplement, des manières d'être, que tout au contraire semblerait appeler à la continuité. Revenons sur le premier cas, historiquement le plus ancien.

### LES TROUBLES DE LA GÉMELLITÉ

Les relations entre Portugal et Galice plongent leurs racines et leurs ambiguïtés aux sources mêmes de la formation des États ibériques, puisque c'est précisément sur la frontière du *rio* Minho que s'est fixée la trace la plus ancienne et la plus durable de l'actuelle césure de la Péninsule en deux pays. C'est là que les hasards de quelques obscures batailles, tractations et calculs éphémères entre petits seigneurs locaux ont dessiné la limite septentrionale du *condado portucalese* d'Henri de Bourgogne, centré sur Guimarães, et de son fils D. Afonso Henriques, premier roi du Portugal, à l'aube du XII<sup>e</sup> siècle. C'était le résultat d'une aventure familiale, peu à peu transformée en volonté dynastique, en aucune façon le constat ou la valorisation de quelque différence que ce soit : ni de religion, ni de modes de vie, ni de langue.

Et c'est un autre paradoxe que nous ayons maintenant deux cultures identitaires, l'espagnole et la portugaise, qui affirment, chez elles et de par le monde, l'irréductibilité de leur différence linguistique, voire en fassent un instrument de compétition – aux formes et aux fortunes diverses, car si le portugais a bien du mal à tenir tête dans nos collèges et lycées en France, il semble au contraire fréquemment conquérant sur diverses marges du Brésil : serait-ce alors d'abord le reflet de l'avantage de proximité et du différentiel de poids démographique ? – alors que les deux États ont, de

fait, très longtemps pratiqué indifféremment l'une et l'autre, comme au temps d'Alphonse X le Sage, au XIII<sup>e</sup> siècle, ou encore à celui de Gil Vicente, au début du XVI<sup>e</sup> (6). Le portugais n'était-il pas alors, à la cour de Castille, la langue de la culture et de la poésie – une langue de l'élite – bien plus que le support d'une identification nationale étrangère ?

Autrement dit, l'affirmation de la langue comme instrument du combat géostratégique n'est pas inhérente à sa nature. C'est une découverte moderne, qui est allée de pair avec la construction des États. Ou des États-nations. Ce n'est sans doute qu'avec son unification politique, par le mariage d'Isabelle et de Ferdinand, que l'Espagne a vraiment promu le castillan au rang d'outil fondamental de sa stratégie politique. Et ce n'est qu'avec la tentative d'Union dynastique, du temps des Philippe, que le Portugal a vraiment fait de sa langue un élément indispensable de résistance identitaire, comme le souligne António José Saraiva :

*"a Península Ibérica constitui nesta época [celle de Gil Vicente] um conjunto cultural que se acomoda com, ou, antes, se traduz em uma multiplicidade linguística. A cultura hispânica é um património comum e próprio de Portugueses, Castelhanos, Aragoneses e outros e exprimiam-se igualmente nos idiomas de cada uma destas nacionalidades. Gil Vicente é uma das personalidades mais representativas desta comunidade cultural multinacional (que, no que respeita a Portugal, foi destruída em consequência da invasão castelhana de 1580)" (7).*

Il a, depuis lors, fallu des siècles pour que, réduit à une quasi-clandestinité, à une pratique presque uniquement orale, et disloqué en parlors locaux, le galicien finisse par trouver le sentier, parfois rugueux, d'une évolution linguistique autonome du portugais, puis d'une fierté retrouvée de sa spécificité (le *Rexurdimento* du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque de la grande poétesse galicienne Rosalía de Castro) avant que le tournant décisif de la politique des autonomies n'en fasse, à son tour, un support d'identité régionale publiquement assumé depuis une "loi de normalisation linguistique" promulguée en 1983 par la *Xunta de Galicia*.

Mais il paraît alors, du moins en ville, en grande partie artificiel, ou du moins trop visiblement volontariste : langue d'isolement, de résistance passive d'une civilisation il y a peu encore profondément rurale, longtemps assimilée à l'inculture et au retard économique d'une province saignée par l'émigration, le galicien a bien du mal à se refonder une culture dans le nouveau monde urbain de la Galice d'aujourd'hui, d'autant plus assoiffée de modernité et de communication à l'échelle mondiale qu'elle tente de compenser le handicap de son isolement par rapport au centre de la Péninsule et de l'Europe (8).

(6) Le premier (1221-1284), roi de Castille, écrivain et poète, rédigea des *Cantigas de Santa Maria* en "gallaïco-portugais", selon l'expression consacrée des linguistes pour définir ce qui a été la *koiné*, le tronc commun des deux langues actuelles (cf. Paul TEYSSIER, *Histoire de la langue portugaise*, Paris, PUF, 1980, coll. "Que Sais-Je ?"). Le second (1465?-1537?), certainement le poète portugais le plus célèbre avec Camões, non seulement était bilingue, mais a écrit en castillan un bon tiers de ses pièces de théâtre religieux, les *Autos*.

(7) Article "Gil Vicente" du *Dicionário de História de Portugal* (dir. de Joel Serrão), 2<sup>e</sup> éd., Lisbonne-Porto, 1975-1978, VI, p. 294.

(8) Paul TEYSSIER a remarquablement synthétisé en quelques lignes claires l'essentiel de la problématique passée et présente du galicien : "Langues, dialectes et parlors comme éléments des identités régionales", in *L'identité régionale. L'idée de région dans l'Europe du Sud-Ouest*, Bordeaux/Paris, CNRS, 1991, pp. 17-25. Pour une présentation plus détaillée de la question et l'ouverture d'autres pistes bibliographiques, on se reportera à Xosé FIGUEIRA VALVERDE ; "La résurrection d'une langue ; le galicien d'hier à

Pourtant l'étroite parenté du galicien et du portugais est une évidence. Il n'est toujours pas besoin d'interprètes ou de traductions entre les deux régions, et cela crée bien sûr des complémentarités, des liens, voire des complicités. Sous Franco et même du temps de Salazar – mais alors plus discrètement ; c'est tout de même dire que le fameux "Pacte ibérique" n'a jamais eu pour les Portugais, si sourcilleux, qu'une valeur très relative –, le Minho, sous couvert de colloques savants ou de rencontres culturelles, a régulièrement servi de refuge relatif et de lieu de respiration pour les quelques activistes de l'*intelligentsia* galicienne en rupture de conformisme.

Ce qu'il en reste aujourd'hui n'est pas négligeable, mais paraît souvent plus velléitaire que fondé sur une réalité objective. Ainsi, le quotidien *Farol de Vigo* est présent partout à Porto, mais sous forme de distribution gratuite beaucoup plus que de véritables ventes. Un hebdomadaire commun fondé par des hommes d'affaires, mais aussi peut-être en recherche d'un espace politique propre, *O Arco Atlântico*, conjointement géré de Porto et d'Ourense, a essayé une percée en 1991, mais ne semble pas avoir résisté plus de deux ou trois ans à l'épreuve des faits : une chose est la convivialité et les échanges individuels spontanés, autre chose est leur transmutation en liens organiques durables, correspondant à une véritable demande. Là est une autre ambiguïté fondamentale des actuels discours exaltant les vertus de la coopération transfrontalière.

Certes les échanges, les mouvements alternés ont été constants<sup>(9)</sup>. Aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, quand le différentiel de dynamisme économique jouait plutôt en faveur du Portugal, c'étaient les Galiciens qui descendaient à Lisbonne et assuraient les petits métiers de la rue, les tâches de manutention pénibles et peu rémunératrices ; ou qui, de la Galice intérieure, descendaient chaque printemps dans le Douro viticole reconstruire les terrasses dégradées par le gel et les averses, puis chaque automne pour les vendanges. Puis la balance s'est peu à peu inversée et ce sont les *Minhotos* qui sont partis vers les ports de Galice, pour émigrer plus discrètement que de chez eux vers les Amériques, ou pour trouver de l'embauche comme pêcheurs chez les armateurs de Vigo, comme ouvriers d'industrie ou mineurs à l'intérieur<sup>(10)</sup>. Et depuis les années 1950 ce sont aussi les citadins de part et d'autre du *rio Minho* qui vont si volontiers goûter aux spécialités de l'autre rive, surtout en fin de semaine ou lors de courts congés : les uns le *Corte Inglês* de Vigo ou les monuments de Saint-Jacques de Compostelle, les autres les bons petits restaurants, les *romarias*, foires et petits commerces de Valença, Viana do Castelo, Braga, Barcelos ou Porto... Mais bien plus rarement l'hôtellerie. Au point que les uns et les autres sont depuis des années les premiers supports des statistiques respectives du tourisme, ceux que l'on appelle les "excursionnistes", d'intérêt économique relatif puisqu'ils ne viennent passer que quelques heures. Et il y a aussi les discothèques et boîtes de nuit, à fréquentation alternée selon les horaires, tarifs et attractions proposés de part et d'autre ;

---

aujourd'hui", *Arquivos do Centro Cultural Português*, XXVIII, Fundação Calouste Gulbenkian, Lisbonne/Paris, 1990, pp. 111-136.

(9) À leur propos, et de façon plus générale pour une connaissance satisfaisante de la région frontalière ici évoquée, on lira avec le plus grand profit le consistant ouvrage de Carminda CAVACO, *A região de fronteira do rio Minho*, Lisbonne, Centro de estudos geográficos, 1973, qui n'a, sauf erreur, jamais fait l'objet d'une autre diffusion que sa version multigraphiée d'origine, et qui reste pourtant incontournable.

(10) Lorenzo LÓ PEZ TRIGAL (coord.), *La migración de Portugueses en España*, León, Universidad de León, Departamento de geografía, 1994.

et encore les prostituées portugaises d'Ourense, de Lugo et d'ailleurs, que la presse de leur pays d'origine redécouvre périodiquement <sup>(11)</sup>...

Il y a aussi, dans le sens nord-sud, les hommes d'affaires galiciens clients de l'aéroport de Porto, le plus important du Nord-Ouest de la Péninsule, et des salons professionnels de ses associations consulaires ; ou, en sens inverse, les utilisateurs nord-portugais du port de Vigo, autrement mieux géré et plus commode que celui de Leixões à Porto. De Galice se développe ces dernières années un mouvement relativement important d'investissements vers le Nord du Portugal, au niveau des industries de main-d'œuvre comme à celui des chaînes de magasins de centre-ville : en Galice, un certain nombre d'opérateurs considèrent donc le Nord du Portugal à la fois comme un marché et un bassin de main-d'œuvre intéressant.

Mais, et c'est là une autre forme d'ambiguïté, il ne semble pas que l'inverse soit aussi vrai, et cela nous a été assez crûment confirmé à Porto, il y a peu, par des responsables régionaux, aussi bien institutionnels que consulaires <sup>(12)</sup>. En clair, Porto n'a pas besoin de main-d'œuvre supplémentaire, mais de plus de technologie et de modernité, et ce n'est pas la Galice, trop semblable au Nord du Portugal jusque dans ses problèmes, qui lui en fournira. Et les productions portugaises ont d'abord pour vocation et objectifs les marchés de l'Europe septentrionale ou de la "banane bleue" – comme ceux de Galice : celle-ci ne les intéresse donc guère, sinon pour élargir leur aire régionale de prestations de services à destination de ces mêmes marchés extérieurs.

Parfois même la rivalité s'étale au grand jour. Ainsi les Portugais ne se gênent pas pour dire tout le mal qu'ils pensent de la qualité du vin de leur voisin, qui prétendrait à concurrencer de façon déloyale leur appellation contrôlée du *Vinho Verde*, et notamment de sa sous-appellation la plus prestigieuse et la plus rentable, l'*Alvarinho* de Monção. Mais les négociants *galegos* spécialisés rétorquent que le commerce du raisin est libre et que les producteurs *minhotos* sont bien contents de trouver des clients qui eux, au moins, paient rubis sur l'ongle et sans barguigner...

Sous les affinités affichées, les sympathies exprimées, il y a donc aussi une absence concrète d'intérêts convergents, quand ce n'est pas une concurrence de fait. Même les incitations européennes, d'ailleurs très modestes quant au cadre d'INTERREG, ne suffisent pas à élaborer de véritables stratégies communes.

Certes, se développe depuis quatre ou cinq ans une coopération institutionnelle volontiers affichée comme priorité entre Galice et Nord du Portugal. Mais elle paraît jusqu'à présent plus proclamée que concrète. Elle s'écartèle même en deux réseaux parallèles, voire concurrents et en tout cas assez étanches : entre autorités régionales d'une part, entre réseaux de municipalités de l'autre. Quant aux coopérations thématiques, prônées dès 1985 par le Conseil de l'Europe qui aurait aimé en faire un cas d'école à l'échelle du Vieux Continent – entre universités, associations forestières, autorités portuaires ou agences consulaires – elles restent encore au mieux

(11) Voir par exemple le magazine lisboète *Visão* du 23 novembre 1995, qui étale en titre de couverture ; "Portuguesas raptadas para Espanha ; prostitutas à força". La formulation est quelque peu ambiguë, mais le lecteur peut être incité à penser que la faute en revient d'abord au pays voisin. Il est pourtant improbable que ce genre de flux soit à sens unique...

(12) Notamment au cours d'une mission trinationale (France/Espagne/Portugal) d'enquête sur la frontière luso-portugaise, en septembre 1995, dont les résultats sont en cours de dépouillement pour le programme "Articulation des territoires et espaces de marges" associant le CENPA et la MPI (CNRS).

embryonnaires et dépassent difficilement la déclaration d'intention. Aucune n'a encore pu dégager de grand projet commun, même si la régularité des contacts est en elle-même positive et crée un climat potentiellement propice à une action concrète future : on s'habitue à se parler, aux méthodes de l'autre.

Et voilà le nœud du problème. En fait et jusqu'à présent, le discours sur la coopération transfrontalière et même ses premiers résultats ont d'abord une double portée stratégique à usage interne, c'est-à-dire qu'ils permettent avant tout à chaque partenaire de renforcer sa position par rapport à son propre État : le discours compte plus que le réel. Pour la Galice, l'insistance publique sur l'intérêt porté à une coopération Nord-Sud, parallèle à la côte, sert d'abord à faire pression sur Madrid pour en obtenir plus, notamment en matière d'infrastructures de communication vers le reste de l'Espagne : il s'agit d'accélérer le désenclavement au sein même de l'espace national, au prétexte d'une menace voilée de préférer un jour ou l'autre passer dans l'orbite de Porto, qui est de fait la plus grosse agglomération de la région. Et le discours de Porto, tout aussi voilé d'ailleurs, est sensiblement le même par rapport à Lisbonne.

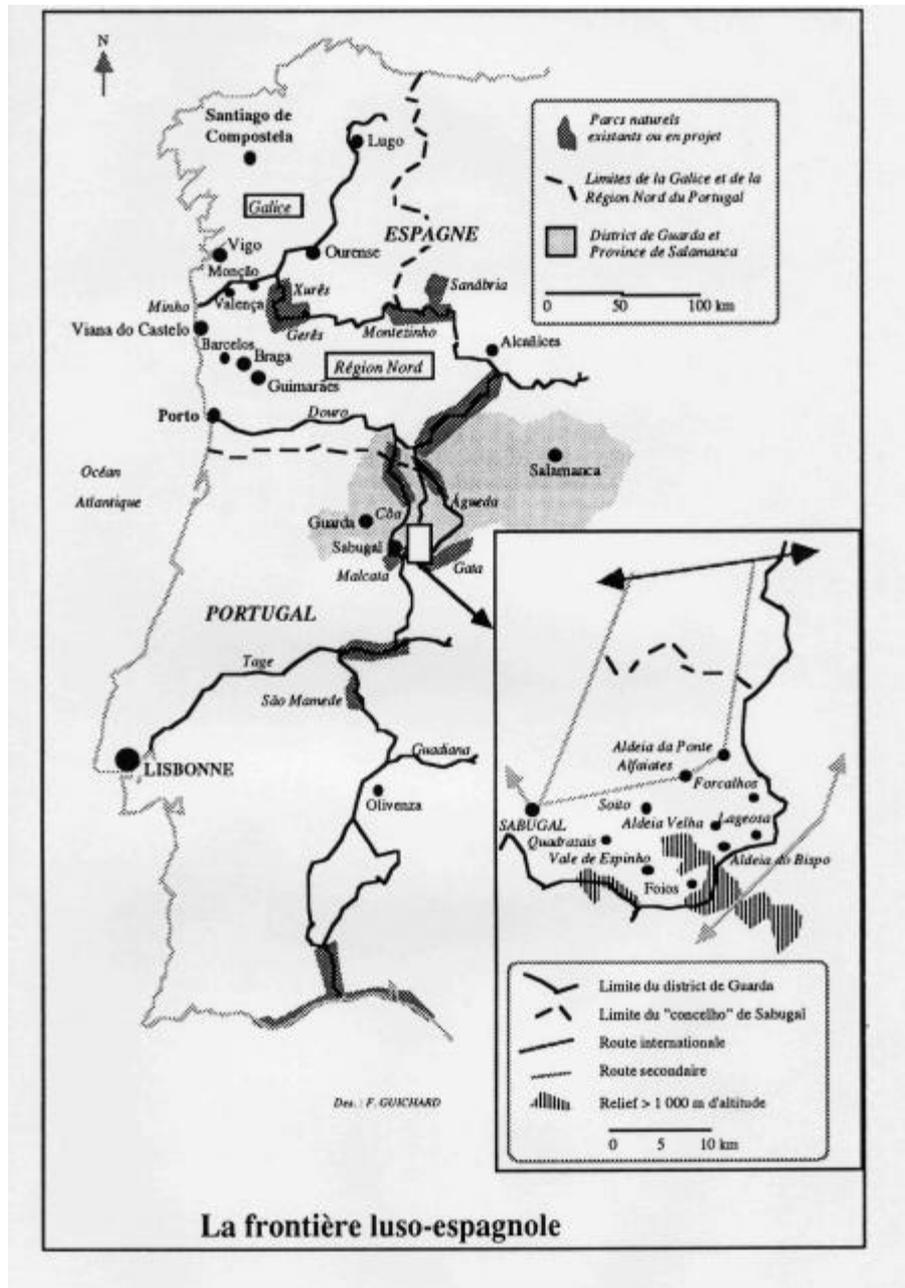
De tout temps à Porto on laisse entendre, quand les relations avec Lisbonne se tendent ou qu'on a décidément l'impression que la capitale pense trop à elle-même et pas assez au reste du pays (sous-entendu, d'abord à Porto), que vraiment D. Afonso Henriques s'est lourdement trompé et qu'il aurait dû partir vers le nord, non vers le sud. Mais pourquoi, en fait ? Au prétexte, bien sûr, qu'il eût ainsi donné à son royaume une unité naturelle et conceptuelle plus forte. Mais en réalité, peut-être bien plutôt parce que Porto serait ainsi le Sud ensoleillé, agréable... et pourrait enfin être capitale d'État. Bref, justement ce que Porto reproche à Lisbonne d'être, sans suffisamment de partage, dans le cadre du Portugal réel.

Au cœur de l'ambiguïté, mais aussi de la dynamique possible, la coopération transfrontalière est donc d'abord, nous semble-t-il, un enjeu dans les débats nationaux. Elle sert plus d'argument politique à usage interne qu'elle ne reflète une volonté réelle. Mais qui sait ? Là plus qu'ailleurs tout de même, compte tenu du tissu effectif de liens individuels et de la parenté affective des deux régions, une véritable coopération ne pourra-t-elle en surgir ? Patience...

*Janvier 1996*

**François GUICHARD**

Centre d'études Nord-Portugal/Aquitaine  
Maison des pays ibériques/CNRS, Bordeaux



La frontière luso-espagnole